

A PROPOS de l'ouvrage de Scott SLOVIC « *VOYAGER POUR PENSER* »
Engagement, retraite et responsabilité écocritique .

par Louis Albertini

Comme l'indique notre consœur Françoise Besson qui a rédigé une brillante introduction de son ouvrage, Scott Slovic est l'un des pionniers de cette nouvelle discipline, l'*écocritique*, mêlant littérature, analyse littéraire et écologie. Et cette écocritique bien menée s'est montrée active notamment par les campagnes de lettres de l'organisation *Survival* qui sont parvenues à faire partir de la forêt d'Amazonie une compagnie pétrolière qui menaçait la forêt et un village indien ainsi qu'une société automobile coréenne de la forêt où vivent les Udèges de Sibérie. On pourrait citer encore d'autres exemples positifs. Le poids des mots de chercheurs en écocritique peut donc être très efficace : c'est en quelque sorte une arme pacifique qu'il faut savoir utiliser. Et il est dommage, comme le souligne Françoise Besson, que la France soit à la traîne en matière d'écocritique par rapport à bien des pays comme les Etats-Unis, la Chine, le Japon, l'Allemagne, la Finlande, l'Espagne. Cependant, la voix de Scott Slovic qui vient souvent en France soutenir le pouvoir actif de l'écocritique permet progressivement à la France de rejoindre ces « voix nombreuses » dans ces « chants similaires ». S. Slovic note par exemple que, pour de nombreux écocritiques, « la défense de la nature est interconnectée de manière vitale à la poursuite de la justice sociale ». Les formes d'écocritique sont de plus en plus variées (mêlant analyse et théorie) et traitent de phénomènes divers, allant du théâtre de Shakespeare aux documentaires sur la vie sauvage, de la pastorale romantique à la science-fiction, à la Bible ou à Basho ». L'écrivain et chercheur écocritique analyse la nature et ses bienfaits en marchant ou en progressant à vélo instrument de découverte non opposé à la nature. S. Slovic prend d'emblée à son compte le fait rapporté par Nietzsche que « seules les pensées que l'on a en marchant valent quelque chose » dans un chemin qui n'est pas et que l'on trace en marchant, selon le proverbe espagnol ; ce chemin n'est autre alors, selon Kundera, qu'« un hommage à l'espace, alors que la route est une triomphale dévalorisation de l'espace et une perte de temps ».

Françoise Besson souligne que l'ouvrage brillant et original de S. Slovic porte « un humanisme hautement altruiste et surtout vivant ». Elle en a développé une importante introduction plus d'une décennie après la publication originale du livre en en enrichissant ainsi la présentation pédagogique et en soulignant en langue française les éléments thématiques majeurs, pendant que la dévastation écologique causée par le changement climatique mondial continue à se dérouler. S. Slovic est un écocritique mondialiste qui s'adonne à la théorie et à l'analyse écologique en parcourant notre planète en vue d'en saisir l'essentiel écologique et en expérimentant par implication d'étudiants dans des « semestres d'étude dans la nature sauvage », par exemple à l'Université de l'Idaho. Il est clair, selon l'auteur, que l'écocritique doit commencer par être écologiquement au-dessus de tout soupçon, tout en trouvant « une manière d'équilibrer la soif de savourer et la soif de sauver », c'est-à-dire « l'élan qui pousse à profiter de la vie et l'engagement qui pousse à faire le bien dans le monde ». Il s'agit d'une belle philosophie de la vie qu'il faut savoir partager. Dans les divers pays qu'il traverse, S. Slovic explore non seulement la nature mais encore le quartier qu'il habite en marchant, en courant et il « a l'impression de commencer à appartenir à chaque lieu en le traversant, en respirant régulièrement et en faisant sa connaissance à travers l'effort des muscles de ses jambes » car comme bien des Universitaires, il comprend que ses facultés mentales sont liées à la santé de son corps et que cela est essentiel pour un écocritique.

En 1993-1994, l'auteur séjourne au Japon et définit alors l'écocritique : « *le terme signifie soit l'étude de l'écriture de la nature par le biais de toute approche de recherche ou inversement, l'examen des implications écologiques et des relations humain-nature dans tout texte littéraire, même des textes qui semblent (à première vue) oublier le monde non humain. Cet enthousiasme nouveau pour l'étude « de la littérature et de l'environnement » aux Etats-Unis n'est pas seulement une réaction à la réussite esthétique impressionnante de l'écriture de la nature américaine, mais donne une indication sur la conscience grandissante qu'a la société contemporaine de l'importance*

et de la fragilité du monde non humain ». Ainsi, selon S. Slovic, les écocritiques devraient utiliser l'écrit, histoire racontée, comme mode d'analyse littéraire visant à expliquer notre vie « dans le monde ». Le récit littéraire doit prendre en compte les *valeurs et attitudes humanitaires* qui doivent constituer, pour l'auteur, une part essentielle des programmes universitaires en études environnementales. La communication est très importante, « le langage étant utilisé avec clarté et élégance », pour que l'écocritique soit bien connue et reconnue. Mais l'écrit, même brillant et bien diffusé, n'est pas suffisant ; il faut en effet que les hommes et les femmes écocritiques se rencontrent, échangent leurs expériences, les résultats de leurs cheminements dans la nature et fassent ressentir leur dialogue avec la nature et les êtres qu'ils y rencontrent ; le moindre rossignol ou chardonneret peut, par son éclatante présence, réchauffer le cœur de celui qui voyage pour penser et reconnaître une nature fraternelle. Cependant, marcher dans la nature n'est pas sans danger ; il est arrivé à S. Slovic, dans une excursion en montagne japonaise, de faire une chute de 25 mètres et heureusement de se relever sans mal. Marcher en un lieu difficile est un risque à courir et « le langage des histoires chargé d'émotions et de sensation est peut-être notre meilleure carte à jouer » ...sachant que « nous devons chercher un langage enraciné dans le monde ».

S. Slovic nous avertit cependant : « *Préparez-vous au pire* » car nous sommes entourés d'événements défavorables qu'il est le plus souvent difficile de surmonter, et qui parasitent en outre le cheminement de nature qu'il nous plaît de prendre pour penser ; l'ordre universel et de la famille est menacé, injuste est le développement des sociétés, de grands malheurs que sont les guerres arrivent avec l'extrême Hiroshima, mais aussi en nombreux lieux une surpopulation humaine dans un monde peu démocratique ... et à cela s'ajoute de façon consternante des positions et plans écologiques qui s'écartent nettement de la démarche écocritique démocratique. Et S. Slovic *in fine* s'exclame : « *préparez-vous au pire* est l'expression que nous dédaignons et l'expression que nous savourons ». Les malheurs généraux ou personnels, bien que nous en soyons innocents, nous accablent mais n'empêchent pas heureusement « l'élan créateur d'un musée de l'art nostalgique ». Nous passons outre et « voyageons pour penser ».

La recherche d'*authenticité* concernant la nature doit aussi s'appliquer à l'homme. Ainsi, S. Slovic est sensible au fait que les jeunes étudiants qu'il reçoit sont satisfaits d'appartenir avec leurs ascendants à un lieu auquel ils se sentent attachés, qu'ils aiment et qu'ils protègent : ils ont une relation *authentique* avec leur demeure. Quant aux étudiants qui ont changé d'État américain pour la poursuite de leur cursus, ils s'approprient progressivement leur nouveau lieu et finissent par protéger cette demeure adoptée, ce qui est bien. Ils savent que pour progresser, il faut connaître son lieu de travail et s'y sentir à l'aise : ils recherchent finalement « l'éthique du lieu ». L'occupation d'un lieu est alors accompagnée d'« authenticité » et la « crédibilité » qui s'attache à cette authenticité s'en trouve magnifiée.

S. Slovic est venu habiter Reno, dans l'état de Nevada, en 2002 et a été étonné que le tour de ville soit en quelque sorte parasité par les « métastases » de l'expansion urbaine que sont les imposantes demeures de nouveaux riches extraordinairement « prétentieuses et laides » rendant difficile l'accès à la nature champêtre et forestière qui entoure Reno et à l'exercice de « marcher pour penser ». Le panorama de ce lieu de nature nommé Hunter Creek est devenu en quelque sorte propriété de ces nouveaux riches et « interdit à la racaille ». Selon l'auteur en effet, Reno est vendu à des promoteurs souvent lointains (de Californie ou du Midwest) qui ne s'occupent que de profit et ne se soucient pas de la beauté et de l'utilité écologique du lieu.

Sensible comme écocritique à la condition animale le plus souvent malmenée, l'auteur rend un hommage appuyé à Randy Malamud de l'Université d'État de Georgie qui a produit en 2003 une étude éloquentes intitulée « Animaux poétiques et Âmes animales ». Randy Malamud énonce qu'« il est nécessaire de reconnaître les failles éthiques et psychologiques inhérentes à nos attitudes envers les animaux non humains et à nos interactions avec eux » et ajoute que « dès le début, Dieu autorise un orgueil écologiquement pervers » en soulignant que « [le récit du projet-Malamud] est de rendre les lecteurs plus conscients de cette arrogance inadmissible dans leur propre vie et, par voie de conséquence, envers le reste de la nature et envers les gens différents de nous ». Tout cela, l'écocritique qu'est S. Slovic ne peut évidemment l'ignorer : il doit en saisir le fondement et

l'expliciter pour mettre au service d'autrui la position animaliste dans sa littérature car il en va du bonheur et du respect des animaux et du mieux - être des humains.

Le changement climatique intéresse évidemment S. Slovic. Il en développe le récit, en évoque les aspects scientifiques et prend en compte l'action sociale si nécessaire qui en découle. Il insiste sur le fait qu'en ce domaine *le rôle du langage* a une importance cruciale notamment à propos de « la communication des idées scientifiques en constante évolution » pour une compréhension convenable « de phénomènes [complexes] comme le réchauffement de la planète ». Et d'ailleurs s'agit-il d'un *réchauffement* ou d'un *changement climatique* ? L'ensemble des phénomènes climatiques qui accompagnent parfois en le contrariant le réchauffement climatique alimente le *climatoscepticisme* dans une observation au jour le jour de ses adhérents qui ne veulent pas reconnaître pourtant la nette tendance générale au réchauffement. Pour l'auteur, le changement climatique avec réchauffement est là et il faut rester raisonnable en évitant l'extrémisme dans les deux sens. Et il reprend à son compte la conclusion du livre de Bill McKibben, *La Fin de la Nature* (1989), « [le milieu] où nous sommes nés devient chaque jour un lieu moins complexe et plus violent ; les rythmes de ses saisons et de ses tempêtes se sont modifiés et ont éclaté. Nous n'avons pas créé ce monde, *mais nous nous activons à le décréer* ... Ce globe bourdonnant, resplendissant, mystérieux, cruel et beau, de montagnes, de mers, de villes, de forêts, de poissons et de loups, d'insectes et d'hommes, de carbone, d'hydrogène et d'azote est devenu déséquilibré *au cours du bref moment que nous avons passé sur lui*. C'est essentiellement nous maintenant ... ». Tout est dit de l'action négative de l'homme, en rapport avec ses activités notamment industrielles et agricoles, et sur le changement climatique dont il est en grande part responsable.

S. Slovic passe en revue nombre d'ouvrages traitant du changement climatique pour y confronter les divers arguments mis en avant par les différents auteurs et s'accorde en particulier avec la Docteure Cristina Teresa Arenas lorsqu'elle indique : « *La science ne prend pas parti* ... Je ne peux pas dire que je sais quand je ne sais pas, je ne peux pas rendre la connaissance absolue, quand elle ne l'est pas. Peu importe si ce que je pourrais imaginer ou rêver ou même ressentir est vrai. *Je peux simplement répéter ce que les données disent, ce que la science est* ». C'est *in fine* ce que le public et la presse ont soif de comprendre à propos des phénomènes terrestres et du changement climatique. L'auteur souligne que les responsables de tous niveaux n'utilisent pas tous les moyens naturels ou biologiques de laboratoire à notre disposition pour améliorer le confort des habitants et lutter intelligemment contre le changement climatique. Aussi donne-t-il l'exemple de Reno qu'il habitait : il y aurait, selon lui, à adopter « les principes architecturaux solaires passifs , et lorsque c'est possible, utiliser aussi le chauffage par géothermie , dans tous les nouveaux lotissements [...], ainsi pourrait être réduite de façon radicale la dépense énergétique correspondant aux besoins domestiques de nos communautés ». En outre, les excès climatiques et les détériorations de la nature qu'ils entraînent sont, pense-t-il, néfastes aux *voyages pour penser* ; l'écocritique se doit d'en tenir compte et s'investir pour un mieux - être.

L'auteur en arrive à se demander « *à quoi ressemblerait un discours de sensibilité environnementale* », question d'un chercheur littéraire qui se sent vivre dans un monde menacé. En effet, nombre d'écrits environnementaux pour laisser la part belle aux nombres, à la statistique et à une forme d'*abstraction*, réduisent ou annulent la part d'*émotion* qu'ils pourraient exprimer pour donner au discours un allant humanitaire lié au caractère sociologique de l'expression écocritique. Pour S. Slovic, il est clair que « les écrivains qui cherchent à comprendre la condition réelle de la planète et à faire des projections pour l'avenir doivent avoir une appréciation et une compréhension solide du monde scientifique ... » et il y a maintenant de nombreuses œuvres de littérature environnementales convaincantes qui explorent ces questions pour s'interroger et désirer en apprendre davantage. L'auteur accorde une grande importance aux messages environnementaux et à la littérature environnementale : il considère « la manière dont ces textes nous guident pour que nous fassions plus attention à nos sens physiques et nous autorisent à apprécier notre propre immersion dans le monde, et aussi la manière dont ces textes nous permettent de développer, de clarifier et d'exprimer clairement nos sentiments sur le sens du monde, sur sa valeur » et il ajoute : « les écrivains en général – et je trouve que c'est particulièrement vrai pour ceux que l'on

appelle les écrivains *environnementaux* - servent d'extensions à nos propres terminaisons nerveuses ... et ils montrent les processus de sensation d'une manière que nous pouvons ensuite appliquer plus consciemment. Et il en arrive ainsi « au domaine de l'*écologie sensorielle, une appréciation de notre propre présence dans le monde physique et de nos connexions avec les autres êtres* ». Ainsi la connexion écologique initialement plus ou moins aride se ressent alors comme une réalité vivante et viscérale. L'auteur note enfin que l'un des rôles cruciaux de la recherche écocritique est d'aider à rendre de tels récits environnementaux *audibles* dans les sphères des différents pouvoirs de la société, que le pouvoir soit politique, commercial, industriel ou de services.

Bien qu'il soit difficile de cerner *la réalité de la nature*, les auteurs environnementaux s'y emploient depuis le XIXe siècle avec courage. Pour cela, il s'agit de prendre appui sur la géologie (les roches, le rocher, la falaise, ...) et la pédologie, l'hydrologie (la mer, la rivière, le lac, ...), la végétation (les herbes, les arbres, les plantes aquatiques), les animaux (invertébrés et vertébrés), les climats et accidents climatiques ... Il s'agit de reconnaître les lois générales de l'écologie et de travailler à « *un concept du local* – le proche, l'ici et maintenant. A bien des égards, l'idée du local est devenue l'une des idées favorites de l'environnementaliste contemporain », idée que les chercheurs font remonter habituellement à Henri David Thoreau (1854) qui conseille de ne pas voyager loin mais de regarder vers l'intérieur et « *d'être expert en une cosmographie-du-chez-soi* ». De nos jours, maints écologistes n'hésitent pas à arborer des autocollants disant « *Pensez globalement, agissez localement* » dans un militantisme social s'en prenant à l'inefficacité des gouvernements et des grandes entreprises.

Dans le dernier chapitre de son livre, S. Slovic tourne toutes ses pensées vers « l'espérance que porte l'écocritique » en pointant principalement sa réflexion sur « un état d'esprit universitaire ». Il note que même face aux vastes défis décourageants [dont les crises aggravées de l'écologie], les écocritiques font leur travail – ils lisent et analysent la littérature et l'art environnementaux, ils enseignent aux étudiants à tous les niveaux, ils font pression sur les organisations locales et lointaines et sur les responsables gouvernementaux, ils contrôlent et modifient les modes de vie personnels – avec un désir d'*améliorer* les choses. Et il faut savoir qu'il y a eu durant les dix dernières années plusieurs critiques acerbes de l'écocritique, des discussions sur ses objectifs, ses méthodologies qui ont laissé entrevoir un pronostic plutôt négatif pour cette discipline en évolution, discipline qui a nettement progressé entre les années 1970 et 1990 pour en arriver à « l'écocritique de la justice environnementale » où les implications humaines, dont notamment les modes de vie individuels dans la dégradation environnementale, avaient été pris en compte. Et en ce qui concerne « l'espérance » portée par l'écocritique, S. Slovic se tourne vers l'environnementaliste américain M. Thomashow qui dans son ouvrage *Rapporter la Biosphère à la Maison* (2002) écrit : « vous n'avez pas besoin d'être optimiste pour être plein d'espérance. Il est impossible de prédire l'avenir en vertu d'une tendance au beau milieu de laquelle vous vous tenez. Et vous ne pouvez jamais mesurer l'impact à long terme de vos pensées et de vos actions ». Au total, il vaut mieux vivre, selon S. Slovic, « dans un état d'esprit dominé par l'espérance et le désir d'être utile, de faire de son mieux pour apporter une contribution positive à sa communauté et à la planète. Au moins cela permettra de vivre une vie plus énergique et plus inspirée, et de faire autant de bien que possible tant que nous sommes vivants ». C'est un comportement humain de sagesse conforté par le journaliste américain Bill McKibben qui énonce : « l'espoir réel implique une volonté de changer ».

L'écocritique est donc, pour S. Slovic, une discipline porteuse d'espérance, à une époque de problèmes sociaux et environnementaux généralisés dans le monde entier ; c'est qu'il y a de la force dans la diversité, et l'écocritique est, à son niveau le plus fondamental comme nous l'avons déjà indiqué, une discipline pluraliste qui, selon Lawrence Buell, éminent écocritique de Harvard, dans son ouvrage *L'avenir de la Critique Environnementale* (2005), prend « des modèles d'investigation adéquats à partir de la pléthore d'alternatives possibles qui s'offrent dans tous les champs disciplinaires quels qu'ils soient (cybernétique, biologie évolutionniste, écologie paysagère, théorie du risque, phénoménologie, éthique environnementale, théorie féministe, etc) ». S. Slovic y voit une discipline flexible, tolérante et encourageante, un mouvement universitaire « qui invite *activement*

les chercheurs, dans le domaine des études littéraires et dans d'autres domaines, à participer à l'effort partagé de mettre en lumière les connections entre les textes humains intéressants et les sujets environnementaux pressants. Ce domaine [de l'écocritique] est [donc] *inclusif*, pas exclusif ».

Une autre raison d'espérer en germe dans l'écocritique est que les diverses générations commencent à s'y intéresser, comme des professeurs même en fin de carrière, des chercheurs expérimentés et surtout des étudiants jeunes et moins jeunes. Cela s'observe en Amérique et ailleurs, et c'est très encourageant, selon S. Slovic, car avec optimisme, l'écocritique « pratiquée dans un esprit plein d'espérance – sinon d'optimisme – est peut-être l'un de nos meilleurs outils pour comprendre la condition environnementale et nous y engager ».

Il est clair que voyager pour penser s'inscrit pleinement dans l'écocritique : le voyage, petit ou grand, et la marche dans la nature, la randonnée, nous aident à penser, à bien penser. Jean Giono n'a-t-il pas dit : « si tu n'arrives pas à penser, marche ; si tu penses mal, marche encore » alors que Jacques Lanzmann fait remarquer que « marcher, c'est retrouver sa place et sa vraie position, son équilibre mental et physique » ... et nous mettre en condition de développer une pensée claire apte à s'ouvrir sur de riches acquisitions théoriques et même pratiques, grâce en particulier aux riches observations alentour. Pour sa part, Nietzsche a une formule lapidaire qui va restrictivement dans ce sens : « seules les pensées que l'on a en marchant valent quelque chose ». Effectivement, le voyage, et particulièrement la marche dans la nature sauvegardée enrichissent humainement et nous poussent à l'espoir malgré les crises présentes ou qui nous attendent.

L'ouvrage de Scott Slovic traduit en français par Françoise Besson se prolonge par plusieurs chapitres rédigés par des universitaires aux spécialités diverses sur le thème fort de 'voyager pour penser'. J'en fais le relevé :

**« *Voyager pour penser dans la perception chinoise* » de Wei Qingqi, professeur de Littérature comparée à South East University, Nanjing, Chine. Des lecteurs de la version chinoise du livre de S. Slovic considèrent ce dernier comme « un militant écologiste d'une grande force » ; « [son ouvrage] est un livre de référence pour l'écocritique et il a une grande valeur ». De l'avis de Wei Qingqi, « la recherche narrative n'est pas seulement une attitude d'écocritique, mais c'est aussi la stratégie indispensable de tout critique qui aime vraiment la vie, et celle-ci comprend son bloc-notes. Ainsi le livre de la nature au-delà de son étagère peut se faire entendre avec plus de force ».

** « *Ecocritique et géopolitique* » de Christian Giusti, professeur émérite de Géomorphologie et de Géographie environnementale à la Faculté des Lettres de Sorbonne-Université, Paris, France. C. Giusti note que l'écocritique est un domaine de recherche et d'écriture traitant de l'environnement, sujet qui préoccupe nombre de géographes, notamment ceux qui s'intéressent à la géographie environnementale. Le discours de l'auteur est vivant, documenté et prend bien appui sur les différentes composantes de l'écocritique pour en extraire les traits principaux et les analyses appropriées. A la fin de son propos, C. Giusti s'accorde avec S. Slovic pour dire qu'il croit que l'écocritique « nous aide à apprécier l'importance spéciale – le pouvoir *particulier* – des mots du langage » et prend comme exemple le récit que fait à la première personne une montagne de l'Aveyron en l'an 3 002019, ce récit bref (22 ans) ayant été retrouvé dans les archives de la Terre et transcrit en langage humain. C. GIUSTI prête à la montagne un langage imagé qui transcrit non sans humour son propre destin, se plaignant notamment qu'elle fut suppliciée par les interventions de l'homme et de ses machines diverses à différents moments de son bien-être passager. Et finalement, en raison de la fermeture de la Méditerranée et de la collision Afrique – Europe, je (la montagne) redevins « une haute chaîne à nouveau anonyme, aux aiguilles dressées, déchiquetées, loin au-dessus de ce qui avait été le Sahara ».

** « *Voyages d'un littéraire écocritique dans les écosystèmes de la planète Terre* » par Marcel Delpoux, professeur honoraire de Botanique et d'Ecologie à l'Université Toulouse III (Paul Sabatier), France. M. Delpoux fait un remarquable récit de la vie et de l'oeuvre de Scott Slovic dans

le domaine de l'écocritique dont il est devenu un des maîtres. Son analyse est vivante, structurée et nous montre de façon didactique le cheminement de la pensée de l'auteur présenté à la fois comme un naturaliste, un environnementaliste et un sociologue : *voyager pour penser* en est la voie principale qu'il emprunte pour reconnaître le lieu visité en s'appropriant intellectuellement ce qui paraît de meilleur à l'écocritique dans le lieu en question. Pour S. Slovic ou pour toute autre personne experte, le bienfait qu'apporte alors le voyage et les cheminements pédestres au cours de ce long éloignement de sa base vient enrichir le champ écocritique - ce que ne peut connaître un *biorégionaliste*, selon M. Delpoux. Et l'environnementaliste qu'est ce dernier n'omet pas d'indiquer que les paysages façonnés patiemment par la nature pendant plus de quatre milliards d'années ont été plus ou moins perturbés pendant ces dix mille dernières années par des populations qui ont développé l'agriculture, la pêche, l'industrie, l'activité commerciale et les voyages : ainsi, en peu de temps, l'homme a profondément modifié la nature en l'altérant en maints lieux sensiblement et en la polluant. Et de conclure, « *sauf en des lieux extrêmes (fosses abyssales et hauts sommets), l'empreinte humaine est perceptible partout* ». L'homme a parfois bonifié la nature au plan agricole, par exemple au millénaire dernier, quand ont été créées de très nombreuses terrasses façonnées couvrant des milliers de flancs de montagnes ou de collines, notamment en Méditerranée, pour y faire des cultures arborées ou herbacées en des lieux difficiles à cultiver tout *en améliorant l'esthétique des paysages* (L. Albertini, *Agricultures méditerranéennes – Agronomie et paysages des origines à nos jours*, 2009).

L'ouvrage général s'achève par une longue ***Conversation* entre Scott Slovic et Françoise Besson où les nombreuses questions et problèmes évoqués par l'auteur sont repris et explicités par les deux adeptes de l'écocritique. En voici quelques exemples. Pour S. Slovic, l'écocritique est « une *discipline poreuse* qui se mélange très facilement avec n'importe quel autre type de critique littéraire et culturelle [...] elle est souvent politiquement *engagée* ». Autre question posée à l'auteur par F. Besson, voyager ou ne pas voyager ? S. Slovic « trouve impératif de voyager pour diverses raisons dont rencontrer des collègues dans le monde, pour dynamiser son enthousiasme, pour connaître des lieux naturels autres en toute liberté, pour *voyager pour penser* » ... « Le voyage en est venu à être un aspect important du rythme de ma vie, et je pense vraiment que le mouvement géographique nous permet d'avoir des idées étonnamment nouvelles sur le monde et sur les sujets que nous essayons d'explorer [...] J'essaie de faire en sorte que mes voyages comptent vraiment pour quelque chose et de ne pas les faire simplement pour le plaisir ». Pour l'auteur, l'expérience de terrain doit être transcrite avec le plus de précision possible sur des carnets, des brouillons avant d'en arriver à l'oeuvre littéraire publiée : la méthodologie du processus d'écriture en matière environnementale doit être enseignée aux étudiants par des exercices consistant à écrire par exemple un journal minutieusement élaboré contenant l'acte fondamental bien accompagné de détails physiques sans omettre « une implication sensorielle dans le lieu » car il faut prendre en compte le monde environnant. En réponse à F. Besson, S. Slovic se dit « attaché à toutes les formes de littérature » ... « mais l'une des choses qui m'attiraient vers le genre de l'écriture de la nature quand j'étais étudiant – et qui continue de me captiver dans l'écriture *non fictionnelle* comme branche particulière de la littérature environnementale – c'est l'attraction générale de la littérature non fictionnelle pour une communication relativement directe, sans voile, sans masque, sans feintes [...] quant aux *acrobaties verbales*, je crois fermement à l'écriture fondée sur l'*intuition* ». Et à l'observation de F. Besson : « tu fais allusion à ton émerveillement devant la beauté du monde » que ce soit la peau rouge d'un poisson nommé « *un joyau de la vie* » ou un paysage à couper le souffle, tu réponds qu'« il est bon de savourer la vie » et de s'adonner à « l'expérience esthétique ». S. Slovic ajoute que « *la poésie durable* » peut servir à « inspirer chez les lecteurs le sens de l'admiration de la planète » ... et à les inciter à adopter un style de vie plus durable et plus accordé à l'avenir de notre Terre. Il faut en effet que chacun se sente responsable de l'avenir commun.

Au total, le programme écocritique de Scott Slovic est un projet de vie, fondamentalement lié à la nature pour sa défense et sa promotion, qui , en promouvant la justice sociale chez l'humain, protège au maximum le vivant sous toutes ses formes. « L'écocritique est vaste et contient des multitudes » dans lesquelles '*voyager pour penser*' a toute sa place. Qu'il soit remercié pour son enseignement et que Françoise Besson le soit aussi pour la traduction talentueuse de l'ouvrage et l'enrichissement apporté par son introduction, sa conversation finale avec l'auteur et les interventions de trois professeurs sensibles à l'écocritique et à ses bienfaits.

Louis Albertini, agronome, Professeur émérite des Universités, Institut National Polytechnique – Ecole Nationale Supérieure Agronomique de Toulouse, Membre de l'Académie des Sciences , Instructions et Belles-Lettres de Toulouse.